

Bulletin météorologique.

Washington, 12 avril.— Indications pour la Louisiane—Averse; vent variable tournant au nord.

TORPILLEUR COULÉ

Un abordage en vue de Brest L'«Ariet» et le «Friant» Pendant des manœuvres.

Le croiseur «Friant», de l'escadre du nord, commandé par le capitaine de vaisseau Melchior, a abordé, il y a quelques jours, le torpilleur de haute mer «Ariet», commandé par le lieutenant de vaisseau Benoit et monté par vingt et un hommes d'équipage.

Il était exactement une heure et demie quand la collision se produisit. La nuit était très sombre, la mer belle. On procédait à un exercice combiné entre la deuxième division, venant de Cherbourg, commandée par le contre-amiral de Penfentenyo de Kervéguin, et les croiseurs et torpilleurs de la première division et quatre torpilleurs de la défense mobile de Brest.

Les navires avaient leurs feux masqués. Tout à coup, le «Friant» aborda l'«Ariet» par tribord arrière, le coupant presque en deux.

Le «Friant» stoppa aussitôt, mettant canots et baleinières à la mer pour porter secours.

On passa ensuite une remorque à l'«Ariet», qui était très penché sur tribord, et le «Friant» le prit à la remorque, se dirigeant sur Brest.

Comme le torpilleur menaçait de s'engouffrer, son équipage passa sur le «Friant». Le lieutenant de vaisseau Benoit, commandant l'«Ariet», resta le dernier à bord.

A peine eut-il quitté le torpilleur que celui-ci coula par 90 mètres de fond, au large de l'aber Wrach.

Aussitôt que l'escadre eut pris le mouillage, le capitaine Melchior, commandant le «Friant», et le lieutenant de vaisseau Benoit, commandant l'«Ariet», se sont rendus, à bord du cuirassé «Hoche», auprès de l'amiral Barrera, auquel ils ont fait connaître comment eut lieu l'abordage.

L'amiral Barrera a aussitôt télégraphié au ministre, et les deux commandants sont retournés à leurs bords pour rédiger des rapports circonstanciés de la collision sur laquelle on garde encore le secret.

Le torpilleur «Ariet», lancé en 1893, avait 12 mètres de long; il déplacait 130 tonnes et filait 25 nœuds à l'équipage se composait des officiers et de 27 hommes.

L'«Ariet» était armé de 2 canons de 47 et de deux lance-torpilles. Les sacs des marins et les vêtements des officiers sont également perdus.

Par suite de la collision, la Ire et la 2e division de l'escadre du nord sont rentrées sur rade. Les exercices du goulet n'ont pas eu lieu.

Les commandants Melchior et Benoit seront déferés au conseil de guerre.

La mort d'Alexandre III.

C'est dans une séance solennelle tenue ces jours derniers par la Société des zélateurs de la science Historique russe et consacrée à la mémoire de l'empereur Alexandre III qu'on a révisé pour la première fois officiellement, que l'empereur est mort des suites de la catastrophe de Borki.

Au cours de cette séance, le président de la société, comte Chérémétief, a lu les intéressantes «souvenirs» du professeur Grube, de l'Université de Kharkov, se rapportant à la catastrophe de Borki.

Le professeur Grube avait été immédiatement mandé à Kharkov. Il raconte la situation horrible des victimes de la catastrophe sous une pluie lattante, par un vent glacial. L'empereur persista à

ne pas quitter le lieu de la catastrophe avant le transport de tous les blessés. Arrivé à Kharkov, il visita avec les autres membres de la famille impériale, tous les hôpitaux où les blessés étaient en traitement.

Plus tard le professeur Grube fut reçu par l'empereur qui l'interrogea sur l'état des victimes de la catastrophe et lui dit que les blessures résultant de catastrophes de chemins de fer étaient lentes à guérir.

—Moi-même, ajoute-t-il, je ressens encore des douleurs à la hanche droite, aux reins et dans plusieurs autres parties du corps.

Le professeur Grube dit que l'empereur Alexandre III, quand il était malade, faisait preuve d'une patience extraordinaire, et il affirme que la maladie à laquelle le souverain a succombé a été la conséquence des contusions et de la secousse morale qu'il avait éprouvée lors de la catastrophe de Borki.

IMPRESSIONS

—D'UN—

PARIS EN AUX ETATS-UNIS.

Quize jours en Amérique! Que puis-je dire après un si court voyage? écrit un journaliste français.

Il faut cependant, surtout en ce pays, se hâter de voir et de comprendre. Personne n'a de temps à y perdre. A la hâte, en courant, l'esprit s'imprègne de visions, et ce n'est qu'au retour qu'elles réapparaissent, se classent, se colorent, comme des instantanés qu'on développe chez soi, qu'on grandit et où l'on retrouve même les détails du tableau entrevu.

Et au retour, l'impression globale — si le mot est permis — est celle qu'on éprouverait au retour d'une autre planète, tant c'est réellement un autre monde qu'on a vu.

Chaque année, la différence entre eux et nous s'accroît. Demandez à ceux qui ont vu les Etats-Unis, il y a dix ou vingt ans d'y retourner; ils croient avoir tout vu et, s'ils retournent là-bas, ils verront que tout a changé, que tout se transforme incessamment, avec une vitesse vertigineuse.

«Pauvre Européen!» C'est le mot des Américains à notre égard. Déjà, sur la Bretagne, en allant à New York, un petit détail me frappa comme une préface d'un grand livre.

Un soir, sur le pont, du côté des troisièmes, j'entends une voix très douce chanter, avec un accompagnement en sourdine, le refrain si joli :

«Addio, mia bella Napoli...»

C'était un jeune émigrant, un petit Napolitain dont le costume en loques faisait pitié. —Que vas-tu faire en Amérique, si loin de ton beau pays? —Eh! signor, gagner des dollars.

Je souris. —Mais comment? en chantant!

—Avec ça. Et il dénouait un foulard rouge qui renfermait deux broches à chaussons, une boîte à cirage et une tirelire.

Pour mettre les dollars, dit-il en agitant triomphalement la petite boîte vide. J'allais le plaindre, quand un américain me dit :

—Il a raison. A New York, tout le monde fait cirer sa chaussure sur la voie publique. Ce gamin s'installera dès son arrivée sur un trottoir et n'en bougera plus. Au bout de huit jours, il aura ses clients; au bout d'un an, il ouvrira une boutique

de tous ceux que j'ai aimés... Au cri déchirant de la pauvre petite, ils accouraient. Le général, hébété... écarasé par cette nuit d'angoisse... cette nuit d'insomnie dont, à la fin, la fatigue l'avait jeté, harassé, sur ce fauteuil où il avait eu un moment d'inconscient repos.

A l'appel de Marcelle, il se hâtait, trébuchant comme un homme ivre... En même temps que lui s'embrassaient les femmes de chambre... On courait prévenir le médecin qui s'était assoupi dans une pièce voisine.

Et, dans l'embrasement de la porte, on aurait pu voir Dominique... tendant la tête... sa bonne grosse tête effarée dont les yeux tout gonflés disaient éloquemment le profond chagrin du pauvre garçon... —Hélène... ma chère Hélène! sanglotait le général qui prit en tremblant la main... la pauvre main froide de l'agnosante... Elle le regarda ardemment... comme pour retrouver ses traits à travers cette brume flottante... —Lucienne aussi... Je veux la voir, murmura-t-elle.

On était déjà allé chercher la petite fille qu'on amenait presque aussitôt, à moitié vêtue... à peine éveillée... —Maman... maman, s'écria en pleurant l'enfant qui subissait, presque inconsciente, l'impression cruelle de cette scène

de mort qu'elle ne pouvait cependant tout à fait comprendre... —Tous... fit doucement la comtesse... tous... tous... voilà tous... Et, serrant avec tout ce qui lui restait de force la main de l'ami fidèle, du cher compagnon de sa vie... de celui qui avait eu tout son cœur de fidèle épouse!

—Raymond... je vous confie ces enfants... Elle chercha, de sa main restée libre, la tête brune de Marcelle, qui étouffait ses sanglots, agouillée à son chevet... —Trésor... rappelle toi de ta promesse... Et elle eut un faible soupir... qui fut le dernier.

Dans cette grande chambre du château de Croixmaure... cette chambre ornée maintenant pour la mort... la comtesse Hélène reposait... toute blanche... presque souriante... sur le lit de parade où elle dormait ce dernier sommeil qui précède celui du tombeau.

La nuit avait de nouveau succédé à cette journée de douleurs et de larmes. La lumière du soleil ne faisait plus pâlir la lueur rougeâtre des cierges qui se consumaient dans cette atmosphère lourde où le parfum des fleurs se mêle aux premières et vagues senteurs de la mort... Il y avait là un prêtre qui priait silencieusement...



FITZHUGH LEE.

Pressé Associée.

Washington, 12 avril.—Le général Fitzhugh Lee, consul général des Etats-Unis à la Havane, a déclaré aujourd'hui aux membres de la commission sénatoriale que, dans son opinion, le «Maine» avait été détruit par des agents espagnols.

de fruits, et comme il n'y a chez nous ni patente, ni formalités, cela ira tout seul, et ses clients lui feront une petite fortune en peu de temps.

L'arrivée à New York est trop comode pour que j'en parle. Ma première impression est celle d'une ville gigantesque et inachevée, quelque chose de mouvant et d'instable, malgré les maisons de seize, vingt et trente-deux étages. Toujours on refait, on déplace, on agrandit, en perfectionne, et parler, là-bas, de la maison paternelle, du berceau de la famille, de maison historique, semble presque une dérision. Qu'importe le souvenir des pierres! Le souvenir est dans le cœur ou dans l'esprit, s'il est digne de vivre, sinon, qu'il disparaisse tout entier!

Tout est pour moi sujet d'étonnement. Me voici en route pour Washington. Six cents kilomètres : un peu plus que la distance de Paris à Bordeaux, et le parcours s'effectue en cinq heures!

Je quitte New-York, le matin, par un froid glacial et, peu à peu, la température se radoucit, le thermomètre monte; c'est le printemps, bientôt l'été. D'abord des forêts de pins, puis des forêts de palmiers. A Washington, le thermomètre marquait 30° au-dessus de zéro.

Paysages merveilleux où la vie pratique ne perd jamais ses droits; ça et là, suspendues aux palmiers, le long de la voie, de grandes affiches-reclame, en faveur du meilleur savon, ou du meilleur cirage.

Dans la gare de Washington, au lieu des gracieuses Américaines que je m'attendais à y voir, d'horribles et fortes négresses en outottes de cyclistes, appuyées nonchalamment sur leur bécanes.

A l'hôtel, on me dit : —A trois heures, M. McKinley donnera une audience publique. Il est bientôt l'heure: je me précipite.

Singulière ville, assez misérable d'aspect au premier abord. L'impression qu'on est sous les tropiques s'accroît à la vue de ce tas de nègres. C'est ici la majorité de la population. Mais bientôt, la ville noire disparaît, et voici le beau quartier, avec de magnifiques palais: monuments publics, ministères, ambassades;

enfin sur un terre-plein très élevé dominant la ville, un palais de dimensions restreintes, tout blanc, et rappelant assez exactement notre palais de la Légion d'honneur: c'est la «Maison Blanche», la demeure présidentielle. Au-dessous de la terrasse s'étend un immense parc rempli de plantes exotiques, de pelouses et de grands lacs.

Les portes sont grandes ouvertes. J'entre comme dans un moulin et j'aperçois ni gardes, ni domestiques, ni même un concierge. Dans le vestibule, une pancarte avec cette mention et une main indicatrice: «Entrée du salon». J'entre à la suite de la foule et je me trouve dans une immense pièce luxueusement meublée. Deux cents personnes environ y sont installées comme chez elles. Dans un angle, un pensionnat de jeunes filles se livre aux jeux innocents; une petite fille saute à la corde. Ailleurs, un groupe de bicyclistes croisés jusqu'aux chevilles laissent des empreintes de boue sur le tapis; ils arrivent de Virginie et de Floride uniquement pour le voir.

Plus loin, des familles entières discutant avec animation, des négresses portant des enfants dans leurs bras; enfin, dignes et majestueux, de grands nègres se promènent, en habit et cravate blanche, les mains ballant et emprisonnées dans des gants blancs trop longs.

Après une heure d'attente, une porte s'ouvre, un employé en civil, qui ressemble à un clerc d'huisier, entre, s'arrête au milieu du salon et dit à haute voix: —Quand le Président entrera, vous défilerez rapidement, en lui serrant la main, mais sans lui adresser la parole.

Il roule ensuite deux canapés, les dispose obliquement devant la porte, ne laissant qu'un espace pour le passage d'une personne à la fois. Ces canapés servent de barrières pour écarter la foule!

Enfin, quelques minutes après, la porte s'ouvre de nouveau: c'est McKinley.

Je crois voir la vivante image de Napoléon Ier: même taille, même visage glabre, même crâne puissant, même regard lumineux, dominateur et profond.

Mais la redingote grise est remplacée par un smoking à revers de satin, cravate noire et

ceint blanc à la boutonnière. Malgré moi, j'éprouve quelque émotion en pensant que cet homme tient en sa main, en ce moment, la paix ou la guerre.

Il jette un coup d'œil circulaire, et aussitôt, dans le plus profond silence, le défilé commence. Cette interdiction de prononcer une parole me contrarie fortement, mais je suis décidé à enfreindre le règlement, quitte à subir l'humiliation d'un «slut up» — taisez-vous — énergique.

Je suis la file. Me voici devant le Président, qui me tend la main. Alors, très vite, je lui dis en anglais: —Président je suis un journaliste français de passage aux Etats-Unis, et je suis venu ici pour saluer le plus éminent de ses hommes d'Etat.

—Ah! ah! vous êtes Français, me répond M. McKinley. Je suis content de serrer la main à un Français, car ils sont bien rares ici. Vous êtes le premier que je vois à mes audiences publiques. Mettez-vous près de moi, et, quand la réception sera terminée, nous causerons.

Je ne me le fais pas répéter, et, quittant mon rang, je me place un peu en arrière du président.

Lorsque le dernier visiteur eut disparu, il se tourna de moi coté, et avec empressement me dit: —Eh bien! que dites-vous de notre démocratie?

—J'en suis profondément impressionné. Elle s'affirme autour de vous avec une intensité, une liberté et un grandeur dont je suis émerveillé; mais je dois vous confesser qu'à New York j'ai constaté que certains usages très aristocratiques n'étaient pas dédaignés. Je n'y ai vu que des écussons et des couronnes.

—Ça, me répond en riant M. McKinley, c'est de l'immortelle européenne que le régime douanier ne peut frapper!

Après quelques questions personnelles d'une cordialité charmante, le Président me parla de la France, de la littérature française, et du Figaro.

Mais je pensais toujours à la fameuse interview que je désirais si ardemment; enfin, je prends mon courage à deux mains et lui dis: —Le Français est très touché de votre accueil, mais le journaliste voudrait davantage.

—Ah! ou, s'écria-t-il, j'attendais cela; je voyais poindre l'interviewer; mais, eurentement, il n'y a, en ce moment, qu'une question cubaine, et vous n'avez pas le temps de déclarer très sincèrement, c'est que je considère la guerre comme un fléau, indigne de ce siècle de progrès, et nuisible au vainqueur comme au vaincu. Je ferai tout au monde pour l'éviter.

Puis, me serrant la main, il ajoute: —Vous avez vu ici la Maison du Peuple, et je suis certain que vous y entrez moins facilement à l'Elysée.

—Je n'y entre même pas du tout, mais, chez nous, le peuple se proclame souverain et ne l'est pas, tandis qu'ici il l'est, et ne le dit pas.

Sur cette belle phrase, je prends congé pour me rendre au Congrès.

La fête de ce soir au profit de Chinchuba.

Nous venons rappeler à nos lecteurs que c'est ce soir qu'à lieu la grande fête organisée par Mmes Cassius Meyer et Eusebe Bouny, et Mmes Camille Gibert, Jeanne et Louise Ricau, au profit de Chinchuba, c'est-à-dire l'asile qu'y a fondé le Rév. Père Mignot il y a quelques années.

La salle de l'Union Française sera en la circonstance éclairée à jour: tout un monde d'amateurs et d'artistes figurera au programme de la fête élaboré avec soins et où la quantité le disputera à la qualité.

Nous avons, dans notre précédent numéro, publié ce programme en entier; on y a vu des noms connus qui à eux seuls, constituent déjà un attrait.

Notre public toujours prompt à répondre aux appels de la charité, répondra à celui de ce soir, car il n'est pas de cause plus digne d'encouragement que celle que nous plaidons ici.

On sait ce qu'est l'œuvre de l'abbé Mignot, la plus humanitaire, la plus chrétienne qui soit. On sait aussi dans quelles circonstances fortuites elle prit naissance dans son cœur, germa dans son esprit et enfin vit le jour.

C'est à pas de géant que la fondation du père Mignot fit chemin. Avec les modestes ressources dont l'excellent homme disposait, la pierre angulaire fut posée; et graduellement, quelques personnes charitables aidant, un superbe asile s'éleva sur le site dont nous avons parlé, dans un des plus pittoresques coins de la paroisse de Mandeville. Mais les premiers petits pensionnaires de Chinchuba trouvèrent une humble cabane pour les abriter. Tout néanmoins était charmant pour eux; ils voyaient fleurir les églantines, grimper la clématite, tout semblait revivre pour eux, tout s'éveillait dans la lumière. Dès les premiers jours, l'émerveillement des petits êtres fut touchant.

Et tandis que ces enfants se livraient à leur joie débordante, tandis que chaque matin, le soleil, les bois leur lançaient leur âme, leur vie dans un parfum d'herbe mouillée, celui sous les traits duquel la Bonne Providence s'était montrée à eux s'occupait activement de l'éducation à leur donner.

Pas de temps après, le Père Mignot faisait venir d'un Etat distant quelques religieuses et leur confiait ses petits protégés.

Dès ce moment, le rêve du digne prêtre commença à se réaliser. Non seulement son petit monastère, comme il l'appelle affectueusement, avait trouvé un foyer dont il ne connaissait pas les douceurs; mais encore les pauvres petites créatures allaient voir s'atténuer leurs infirmités, la sordidité et la nudité, à l'aide d'une méthode nouvelle.

En même temps que l'éducation classique, les pensionnaires de Chinchuba recevaient l'éducation religieuse. Chinchuba a son clerc;

et souvent la voix des religieuses et celle du prêtre leur parlent de ces croyances qui leur donnent les premières notions du devoir; souvent ils entendent ce chant des cloches qui même pour des têtes enfantines ont une musique sans laquelle la pensée place des paroles, une prière. Il convient de peupler le cœur et l'esprit de l'enfance de toutes les croyances, même des plus naïves; laissez-lui cette période de saines sensations.

Elle sera trop tôt l'heure où l'enfant devenu homme, démasqué par les sombres réalités de la vie, entrera en lutte avec lui-même et se demandera le pourquoi de ces mêmes croyances, poétiques herbes de sa jeunesse.

L'œuvre du Père Mignot est sublime donc, elle est de celles devant lesquelles on s'incline en respectueuse admiration; elle est de celles aussi que l'on doit encourager. Et cet encouragement, vous le donnerez ce soir, en allant à la fête dont le produit lui est destiné.

La salle sera décorée par M. E. Pons qui a très généreusement mis son talent et toute la verdure dont il sera fait usage à la disposition des dames sous le patronage desquelles se donne la fête.

Nous l'avons déjà dit, les tableaux seront sous la direction d'un des hommes les mieux entendus de ville, M. J. Emile Rivière, un artiste dans la vraie acception du mot.

M. Rivière a répondu avec un généreux empressement, une spontanéité qui lui font honneur, à l'appel de ces dames. Ce côté de la fête ne sera pas le moins bien réussi, par M. Rivière, toujours consciencieux dans tous ce qu'il entreprend, ne négligera aucun détail pour qu'il en soit ainsi. Cœur et esprit d'élite, les dames patronesses de la fête de ce soir se pourraient aspirer à un plus précieux concours.

L'art autrichien à l'Exposition.

On commence, en tous pays, à s'occuper des préparatifs de l'Exposition de 1900 à Paris. Le journal officiel de l'empire d'Autriche vient de publier, ces jours-ci, le programme d'un concours destiné à représenter dignement à Paris l'art autrichien. On se propose d'établir dans un des bâtiments de l'Exposition, une grande salle où celle qui sera ensuite exécutée dans le nouveau palais impérial encore en construction. Ce palais, qui, lorsqu'il sera achevé, dépassera en grandeur le Louvre et dont l'aile gauche est déjà presque finie après dix-huit ans de travail, sera certainement une des résidences impériales les plus grandioses et les plus fastueuses qu'on puisse voir en Europe. Le centre de cette aile presque terminée sera occupé par la susdite salle, dont la voûte sera ornée d'un grand tableau de 12m50 de longueur sur 5m50 de hauteur; il doit représenter l'impératrice Marie-Thérèse entourée des hommes illustres de son temps.

Les prix de 4,000 fr., de 3,000 fr. et de 2,000 fr. seront attribués aux meilleures esquisses envoyées par les artistes et approuvées par un jury.

MOTS DE LA FIN.

Galurin regrette que le Sénat ait repoussé le projet de création d'une médaille commémorative de la guerre de 1870, admis en principe par la Chambre.

—Au point de vue philosophique, dit-il, cette création n'était pas sans une certaine signification. Il y a assez longtemps que les médailles ont leur revers; nos revers auraient enfin eu une médaille.

Entre plaideurs: —J'ai avais intenté un procès à un marchand de bicyclettes et je l'ai gagné en première instance. —Votre adversaire n'en restera certainement pas là: en matière de bicyclettes, il faut toujours compter avec l'appel!

DEUXIEME PARTIE

Le Pêché de Lucienne.

RETOUR DE BAL

—Eh bien! chérie, j'espère que tu t'es amusée. —Je suis encore folle de tout ce mouvement... de tout ce brouhaha... Mon Dieu que c'est drôle de se bousculer comme ça... —Et tu as ton petit succès, tu sais... —Vrai, j'étais gentille... —Avec ça que tu ne l'as pas entendu dire... J'entendais partout, moi, faire la même question: Quelle est donc cette jolie blonde avec ces plissés accordéon rose pâle?... elle est divine... A continuer.

Et alors, dans ce grand silence s'éleva la voix grave de Marcelle, qui ne pleurait plus... —Dormez en paix marraine, fit-elle doucement... Je tien drai ma promesse!

FIN DE LA PREMIERE PARTIE.

tion, murmura la comtesse... elle comme une mère aurait veillé... C'est toi, n'est-ce pas, ma Marcelle, qui sera sa petite maman... C'est toi qui feras pour elle ce que j'ai été si heureuse de faire pour toi...

—Oh! dites, marraine... dites... et quoi que ce soit... —Tu es une bonne petite fille... tu m'aimes bien, n'est-ce pas?... —Si je vous aime!...

Et en dépit de sa volonté elle eut dans ses yeux noirs deux larmes qui jaillirent, deux larmes qui roulerent sur ses joues pâles... —Eh bien... ma Marcelle... à toi qui es déjà à l'âge où on a toute sa raison... toute sa volonté... à toi qui sera demain une jeune fille... bientôt une femme... à toi que je sais bonne... attentive... dévouée... à toi qui m'aimes... —Que faut-il que je fasse, marraine?... Comment faut-il que je vous donne un témoignage...? Jamais il ne sera assez grand de ma reconnaissance... de ma tendresse infinie... —A toi, continua la malade dont la voix s'éleva, dans le silence de cette chambre d'agonie, avec une solennité étrange, à toi je confie ma petite Lucienne.

—Si ce n'est que le dévouement de toute ma vie... Oh! comme j'aurai peu de peine à accomplir votre vœu! —Oui, marraine... voici le soleil qui se lève... —Je ne le vois déjà plus... l'heure s'avance... C'est la fin... Appelez... appelez, mon enfant... Je veux mourir au mi-

lieu de tous ceux que j'ai aimés... Au cri déchirant de la pauvre petite, ils accouraient. Le général, hébété... écarasé par cette nuit d'angoisse... cette nuit d'insomnie dont, à la fin, la fatigue l'avait jeté, harassé, sur ce fauteuil où il avait eu un moment d'inconscient repos.

A l'appel de Marcelle, il se hâtait, trébuchant comme un homme ivre... En même temps que lui s'embrassaient les femmes de chambre... On courait prévenir le médecin qui s'était assoupi dans une pièce voisine.

Et, dans l'embrasement de la porte, on aurait pu voir Dominique... tendant la tête... sa bonne grosse tête effarée dont les yeux tout gonflés disaient éloquemment le profond chagrin du pauvre garçon... —Hélène... ma chère Hélène! sanglotait le général qui prit en tremblant la main... la pauvre main froide de l'agnosante... Elle le regarda ardemment... comme pour retrouver ses traits à travers cette brume flottante... —Lucienne aussi... Je veux la voir, murmura-t-elle.

On était déjà allé chercher la petite fille qu'on amenait presque aussitôt, à moitié vêtue... à peine éveillée... —Maman... maman, s'écria en pleurant l'enfant qui subissait, presque inconsciente, l'impression cruelle de cette scène

de mort qu'elle ne pouvait cependant tout à fait comprendre... —Tous... fit doucement la comtesse... tous... tous... voilà tous... Et, serrant avec tout ce qui lui restait de force la main de l'ami fidèle, du cher compagnon de sa vie... de celui qui avait eu tout son cœur de fidèle épouse!

—Raymond... je vous confie ces enfants... Elle chercha, de sa main restée libre, la tête brune de Marcelle, qui étouffait ses sanglots, agouillée à son chevet... —Trésor... rappelle toi de ta promesse... Et elle eut un faible soupir... qui fut le dernier.

Dans cette grande chambre du château de Croixmaure... cette chambre ornée maintenant pour la mort... la comtesse Hélène reposait... toute blanche... presque souriante... sur le lit de parade où elle dormait ce dernier sommeil qui précède celui du tombeau.

La nuit avait de nouveau succédé à cette journée de douleurs et de larmes. La lumière du soleil ne faisait plus pâlir la lueur rougeâtre des cierges qui se consumaient dans cette atmosphère lourde où le parfum des fleurs se mêle aux premières et vagues senteurs de la mort... Il y avait là un prêtre qui priait silencieusement...

—Ah! ou, s'écria-t-il, j'attendais cela; je voyais poindre l'interviewer; mais, eurentement, il n'y a, en ce moment, qu'une question cubaine, et vous n'avez pas le temps de déclarer très sincèrement, c'est que je considère la guerre comme un fléau, indigne de ce siècle de progrès, et nuisible au vainqueur comme au vaincu. Je ferai tout au monde pour l'éviter.

Puis, me serrant la main, il ajoute: —Vous avez vu ici la Maison du Peuple, et je suis certain que vous y entrez moins facilement à l'Elysée.

—Je n'y entre même pas du tout, mais, chez nous, le peuple se proclame souverain et ne l'est pas, tandis qu'ici il l'est, et ne le dit pas.

Sur cette belle phrase, je prends congé pour me rendre au Congrès.

La fête de ce soir au profit de Chinchuba.

Nous venons rappeler à nos lecteurs que c'est ce soir qu'à lieu la grande fête organisée par Mmes Cassius Meyer et Eusebe Bouny, et Mmes Camille Gibert, Jeanne et Louise Ricau, au profit de Chinchuba, c'est-à-dire l'asile qu'y a fondé le Rév. Père Mignot il y a quelques années.

La salle de l'Union Française sera en la circonstance éclairée à jour: tout un monde d'amateurs et d'artistes figurera au programme de la fête élaboré avec soins et où la quantité le disputera à la qualité.

Nous avons, dans notre précédent numéro, publié ce programme en entier; on y a vu des noms connus qui à eux seuls, constituent déjà un attrait.

Notre public toujours prompt à répondre aux appels de la charité, répondra à celui de ce soir, car il n'est pas de cause plus digne d'encouragement que celle que nous plaidons ici.

On sait ce qu'est l'œuvre de l'abbé Mignot, la plus humanitaire, la plus chrétienne qui soit. On sait aussi dans quelles circonstances fortuites elle prit naissance dans son cœur, germa dans son esprit et enfin vit le jour.

C'est à pas de géant que la fondation du père Mignot fit chemin. Avec les modestes ressources dont l'excellent homme disposait, la pierre angulaire fut posée; et graduellement, quelques personnes charitables aidant, un superbe asile s'éleva sur le site dont nous avons parlé, dans un des plus pittoresques coins de la paroisse de Mandeville. Mais les premiers petits pensionnaires de Chinchuba trouvèrent une humble cabane pour les abriter. Tout néanmoins était charmant pour eux; ils voyaient fleurir les églantines, grimper la clématite, tout semblait revivre pour eux, tout s'éveillait dans la lumière. Dès les premiers jours, l'émerveillement des petits êtres fut touchant.

Et tandis que ces enfants se livraient à leur joie débordante, tandis que chaque matin, le soleil, les bois leur lançaient leur âme, leur vie dans un parfum d'herbe mouillée, celui sous les traits duquel la Bonne Providence s'était montrée à eux s'occupait activement de l'éducation à leur donner.

Pas de temps après, le Père Mignot faisait venir d'un Etat distant quelques religieuses et leur confiait ses petits protégés.

Dès ce moment, le rêve du digne prêtre commença à se réaliser. Non seulement son petit monastère, comme il l'appelle affectueusement, avait trouvé un foyer dont il ne connaissait pas les douceurs; mais encore les pauvres petites créatures allaient voir s'atténuer leurs infirmités, la sordidité et la nudité, à l'aide d'une méthode nouvelle.

En même temps que l'éducation classique, les pensionnaires de Chinchuba recevaient l'éducation religieuse. Chinchuba a son clerc;